

## LE BILLET DU HURON

« Je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe; vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de la fortune ».

Julien Sorel devant ses juges  
*Le Rouge et le Noir* (1830)

### Les nouveaux Julien Sorel

La TV régionale présentait récemment un reportage sur le clergé diocésain et, plus précisément, sur un prêtre dit « coordinateur », cad responsable de ce qui était autrefois un doyenné, découpage alors proche du canton, tenu par un prêtre d'expérience, inamovible et rémunéré sous le Concordat, responsable de l'animation spirituelle des prêtres de paroisse ou desservants. Aujourd'hui, plus de doyens, plus de desservants, mais l'étrange lucarne n'en présentait pas moins un vrai prêtre, la quarantaine, col romain, coordinateur post-conciliaire, en charge de 28 paroisses.

L'Eglise de France est-elle arrivée au terme de sa longue histoire, celle de son clergé, tant elle s'est toujours identifiée à ces médiateurs de foi, alors que les Réformés entretiennent une relation directe avec la transcendance ? La vérité oblige, aujourd'hui, à rendre justice à l'auteur de cet essai contesté, il y a 40 ans : « Vers une Eglise sans prêtres ». Il avait eu le tort d'avoir raison trop tôt...

### Les pompes et les œuvres...

Sur le même rayonnage de bibliothèque, l'Ordo du Diocèse de Besançon, pour l'année 1923. Voilà, il y a près d'un siècle, le tableau complet du clergé diocésain, en 159 pages, sans doute, affaibli par la Révolution, l'Empire et la République. Mais, au gré de cette lecture, quelle Eglise découvre-t-on ? Non pas celle d'Ancien régime, habitée par la puissance et la gloire, mais une organisation encore forte, servie par un clergé nombreux, membre d'un corps social à la solide cohésion. L'Ordo présente l'épiscopat français dont plus du quart, âgé de 80 ans et plus, né sous la Monarchie de Juillet, le diocèse de Besançon, avec sa hiérarchie de vicaires généraux, chanoines titulaires, prébendés (aucun), honoraires résidants et non résidants, curés consultants, censeurs diocésains spécialistes de la vigilance doctrinale, curés-doyens et curés, successeurs des desservants... C'est une Eglise à forte visibilité, riche d'un clergé séculier qui quadrille le diocèse, avec, déjà, il est vrai, de graves lacunes en Haute-Saône, le tout enveloppé dans un faste identitaire disparu.

Foin des curés-doyens et autres desservants, tous emportés par la tornade séculière du XX<sup>ème</sup> siècle. L'Eglise sans prêtres est là, au milieu de ceux qui, comme Julien Sorel, auraient pu persévérer pour maintenir sa visibilité, mais n'en ont eu ni la force ni la volonté.

Car, c'est vrai, il y a beaucoup de ces jeunes gens, formés au XX<sup>ème</sup> siècle par des filières disparues, aujourd'hui sexagénaires, voire plus, terreau d'un recrutement, non pour l'Eglise, mais pour la vie publique. On les a vus nombreux, dans les années 70, après Vatican II, trouver dans l'élection un engagement qu'ils n'avaient pu ou voulu donner à l'Eglise. Aujourd'hui, chenus, lugubres, désertés par l'humour qu'ils avaient rarement trouvé dans le berceau, l'heure du bilan, à la manière de Julien Sorel devant ses juges, a sonné.

### **Terrorisé par la parole publique**

Quelques figures, rarement de proue, recensées ici ou là, aident à répondre. Tous auraient été prêtres au XIX<sup>ème</sup> siècle et on trouverait leur nom sur ces listes étonnantes, découvertes au hasard des investigations d'archives : 185 noms de prêtres participant à la retraite ecclésiastique de Besançon, en 1837; 177 en 1841. Cette Eglise du XIX<sup>ème</sup> n'est plus. Ceux qui auraient pu la servir au XX<sup>ème</sup> ont choisi d'autres voies et ils sont nombreux, en Franche-Comté, terre de vocations où on les a retrouvés et où on les trouve encore dans la vie publique.

Celui-là, par exemple, est un grand élu qui s'est fait une réputation d'amuseur public en pastichant la Cène, devant des électeurs réjouis, le tout accompagné de paroles psalmodiées qui sont celles du rite tridentin. Ses électeurs ne s'offusquent pas davantage de son inexistence dans son assemblée qui lui vaut un bonnet d'âne de la presse spécialisée, de ses relations avec l'opposition, au demeurant très cordiales, même si le syndrome des Guise peut en faire un redoutable spadassin, embusqué derrière la tenture, rapière au poing pour exécuter, non pas un adversaire, mais un membre de son camp. Voilà bien un trait de caractère, chez ces ex-jeunes gens, transcourants, peu soucieux de dossard, mais champions des passerelles droite-gauche. Ils n'aiment pas ce qui divise, mais les obscures complicités, surtout s'ils y voient une garantie de pérennité pour leur modeste carrière.

Celui-là s'était fait élire. Reste ceux qui ont brigué sans aboutir. Sans doute, étaient-ils les seuls persuadés de leur talent, alors même que la parole publique les mettait en état de diastole chronique. Auraient-ils, dans le statut clérical, mieux manié l'éloquence de la chaire ? En tout cas, la tribune les pétrifiait, au point, à l'heure de saisir le micro, de sombrer, comme ce candidat aux législatives, à une syncope libératrice.

### **Nommés plutôt qu'élus...**

En fait, leur dilection va aux petits comités, aux réunions « tupperware ». Bien sûr, ils n'ont pas toujours été élus et c'est mieux pour eux et les électeurs. A défaut d'élection, ce sera la nomination par le prince. Car ces ex-jeunes gens ont l'art et la manière de se choisir des protecteurs pour les placer, à la manière des candidats à l'épiscopat de la III<sup>ème</sup> République°. L'échec n'en reste pas moins traumatisant pour des sujets au cuir si peu tanné, à l'épiderme d'écorché vif, qu'un mot, une saillie désespère, vexe, emplit de confusion, au point de les laisser hagard. On raconte volontiers l'histoire de ce jeune homme au profil clérical marqué, pur produit du Haut-Doubs, de sa foi militante et d'une rébellion rentrée contre la société, néanmoins conjoint (il avait fait un beau mariage) d'une personne plus véloce et

surtout plus libérée, manière de sympathique Pygmalion, qui avait décidé, dans l'appartement parisien sous-tarifé, de faire un dîner par mois pour accélérer la carrière du mari. Dîner de six ou, à l'occasion, avec un seul invité, réputé turbulent et grand amateur de propos enlevés qui avaient l'art d'horripiler le mari. Et que ne voyait-on plutôt qu'une riposte bien envoyée ? Le brave, quitter la table, sitôt le brouet avalé, et finir les cœurs de volailles-purée à la cuisine, avec la bénédiction de madame, sereine, indifférente à cette incapacité du père de ses enfants à s'exprimer. Confit de dignité au sucre - glace et de servilité rampante avec ses protecteurs, il se lançait, comme Julien Sorel, dans des imprécations solitaires contre une société taxée d'injustice.

Tel autre, élu dans son village, avait été battu et ne s'en remettait pas. Comme cet autre qui ne sortait que la nuit, après un échec aux municipales, lui, brûlait de revanche, mais n'avait rien qui prédisposait au rebond, et d'abord son épouse légitime, volontiers délaissée dans les déjeuners, et qui se vengeait sur le perron en assurant que l'on ne l'y reverrait pas. Autant de jeunes gens que le sacerdoce, au XIX<sup>ème</sup>, aurait affranchi, et du mirage de la vie publique, et du risque de la vie des affaires où ils n'étaient pas meilleurs, voire pires, au nom d'une égale méfiance pour l'argent.

Ces fils perdus de l'Eglise obéissent à un morpho-type, générateur de profils qui ont déferlé sur la vie publique française de l'après-guerre, aujourd'hui, en extinction, et qui, à titre historique, méritent le commentaire.

Ils n'ont jamais été des tribuns. Le discours au pupitre, sans notes, version Obama, n'a jamais été leur fort, comme si une inhibition naturelle, entretenue par une longue pratique de la pénitence, leur faisait toujours redouter la harangue. Ils affichent d'ailleurs une dilection avouée pour les réseaux, à la manière des fils de lumière, leurs adversaires historiques. Habiles dans ces catacombes modernes, ils le sont plus encore à mobiliser des protecteurs de haut vol, capables de les promouvoir. Car, ils ont besoin de protection plutôt que d'ambition froide, n'aiment pas l'aventure ni les aventuriers, dénoncent le bonapartisme, affichent une allergie au scrutin majoritaire et une vraie faveur pour la proportionnelle qui leur fait briguer, grâce aux réseaux, l'inscription en bon rang. S'il est un personnage mythique pour les résumer, c'est Julien Sorel, à l'affectivité brûlante, au tempérament d'écorché vif, prompt à instruire le procès de la société. Allergiques au combat singulier, ils n'aiment pas mieux l'argent, celui des autres plutôt que le leur. C'est, sans doute, la raison de leur très faible réussite dans les affaires. Mais, là encore, leurs échecs ne valent pas leçon de modestie.

### **Une référence : Montalembert**

Alors, ces nouveaux Julien Sorel, sur le versant inachevé de leur quête de notoriété, que deviennent-ils si, d'aventure, leur destin s'accomplit ? Dans ce cas, la figure la plus achevée de cette population en voie d'extinction, après, il est vrai, de belles années de service, c'est celle de Montalembert. On ne quitte pas le XIX<sup>ème</sup> qui est celui des grandes utopies, accomplies au XX<sup>ème</sup>.

Car, c'est vrai, Montalembert, « le grand orateur catholique », peut-il être situé précisément sur l'échiquier politique de son temps ? Lui aussi a toujours été attiré par la vie publique, par l'élection qui en fit un député à trois reprises (1848, 49, 52), avant

de le faire démissionner en 1853 et battre en 1857. Dans le fond, que voulait Montalembert ? La Chambre des députés qui l'accueille bon dernier de sa liste, en avril 1848, le voit aussitôt protester contre le Corps législatif de 1852, réputé « cave sans air ». On devine que la Chambre des pairs exercera sur lui une longue séduction. Mais elle est supprimée, en 1848. Député, Montalembert joue l'homme de réseaux, dans l'ombre de Falloux. Il est, enfin, heureux, influent. Les visiteurs du soir se pressent chez lui, près de Saint-Thomas d'Aquin. Il fait nommer plusieurs cardinaux (Gousset à Reims, Matthieu à Besançon), des évêques comme Dupanloup à Orléans, Mabile à Saint-Claude Il est un homme de l'ombre, influent, à la manière de cette génération de l'après-guerre, au XX<sup>ème</sup>, programmée pour la prêtrise et réfugiée frileusement dans la vie publique. De droite ou de gauche ? Tous les deux, tranquillement, à la manière évangélique, celle que l'on retrouve au XX<sup>ème</sup>.

Voilà le modèle achevé de cette génération du XX<sup>ème</sup>, destinée au service de l'Eglise, sécularisée par l'esprit du temps, infinie dans ses vœux, mais bornée dans ses accomplissements, plus incertaine dans ses adhésions, championne des diagonales et martingales qui laissent sans voix, mais non sans question.

cf- *L'Épiscopat français à l'époque concordataire (1802-1905)* par J.O. BOUDON (Cerf-1996)